

exemple, c'est un petit lot de pastels. Que diriez-vous d'un abbé aux yeux à fleur de tête, d'une vieille dame décolletée, d'un capitaine de dragons coiffé du casque à peau de tigre (c'est dix francs de plus s'il a la croix de Saint-Louis) ? Le père Issacar, qui connaît son affaire, a toujours en réserve un trontaino de ces portraits-là, dans de charmants cadres de l'époque, fabriqués tout exprès pour lui au faubourg Saint-Antoine, et qui, tous, ont été enterrés pendant quinze jours et criblés de gros plombs de chasse, pour obtenir la moisissure et les trous de vers indispensables.

Vous comprenez maintenant pourquoi l'estimable juif, faisant dans les salles du Louvre sa promenade hebdomadaire, prit intérêt à la petite Maria en train de copier une charmante marquise de Latour. Justement, il manquait alors de marquises poudrées. Il pria la jeune fille d'emporter sa copie chez elle et de lui faire douze copie de cette copie, en variant seulement la couleur de la robe et en ajoutant un détail particulier à chaque portrait. Aussi, au lieu d'un bichon, la marquise no. 1 tiendrait un carlin, la marquise no. 2 une grenuche, la marquise no. 3 un drageoir, la marquise no. 4 un éventail. Le visage pouvait rester le même. Pour le père Issacar, toutes les marquises en poudre se ressemblaient. Il exigeait pourtant qu'elles fussent toutes pourvues d'une mouche près de l'œil droit. Cela il y tenait. La mouche était, à ses yeux, le symbole du 18^{ème} siècle.

Le père Issacar, homme équitable, s'engageait à fournir les châssis, les papiers spéciaux et les bâtons de pastels, et à payer chaque marquise quinze francs. De plus, il promettait, s'il était content du premier travail, de commander, dans un bref délai, à la jeune artiste, une douzaine de chanoinesses de Remireront et une demi douzaine de gendarmes de la Maison du Roi.

J'aurais voulu que vous fussiez chez ces dames Gérard, le soir où la petite Maria rentra à la maison avec cette bonne nouvelle. Louise, qui revenait de faire par la ville sa distribution de double-croches, et la pauvre mère Gérard, en avaient les yeux pleins de larmes de joie.

—Comment, ma mignonne, —disait le maman en embrassant sa fille cadette, —toi aussi, tu vas t'occuper de notre pot-au-feu !

—Voyez-vous, cette petite sœur ? —s'écriait Louise en riant cordialement. — Elle va gagner de l'argent gros comme elle. Sais-tu que je suis jalouse, moi, avec mon piano, mon art de désagrément ?... A la bonne heure, le pastel ! Ça n'est pas bruyant, ça ne gêne pas les voisins, et, quand tu seras vieille, tu pourras dire : " Je n'ai jamais fait de musique à personne.

Mais Maria ne voulait pas qu'on plaisantât. Ah ! on l'avait toujours traitée en poupée, en gamine, en enfant gâtée, qui ne savait que se coiffer et se chiffonner des robes. Eh bien, on verrait, on verrait !

Et le dimanche suivant, donc, quand Amédée arriva pour dîner, avec son gâteau, on lui conta plusieurs fois toute l'histoire, avec cent détails, et on lui montra les deux premières marquises que Maria avait déjà finies et à qui elle avait mis des mouches larges comme des pains à cacheter.

Elle parut, ce jour-là, au jeune homme, plus séduisante, que jamais, et il conçut alors ses premières ambitions. S'il avait assez de talent, cependant, pour sortir de son obscurité ? S'il devenait un écrivain fameux, gagnant facilement sa vie ? Ce n'était pas impossible, après tout. Oh ! avec quelle ivresse il demanderait à cette exquise enfant d'être sa femme ! Que ce serait doux de la sentir heureuse par lui, fière de lui ! Mais il n'y fallait pas songer, pour le moment. Ils étaient tous trop pauvres. Et puis, Maria pourrait-elle l'aimer ?

Il se l'était déjà demandé souvent, et avec inquiétude. Dans son cœur, — il en était bien sûr, — l'amitié d'enfance était devenue une sincère tendresse, un véritable amour. Mais rien ne pouvait lui faire espérer que la même transformation se fût opérée chez la jeune fille. Elle traitait toujours le poète très affectueusement, mais comme un bon camarade, rien de plus, et elle n'était pas plus émue en sa présence que du temps où

elle se mettait à l'affût avec lui derrière le canapé merdoie du père Gérard, pour chasser le bonnet à poils.

Amédée avait mis, tout naturellement, la famille Gérard dans la confiance de ses travaux. Après le dîner dominical, autour de la table cirée où la vieille maman venait de servir le café, le jeune homme lisait parfois à ses amies, d'une voix lente et grave, le poème qu'il avait composé pendant la semaine. Un peintre épris d'intimité, ayant le goût et le sens des scènes d'intérieur, comme l'avaient si profondément les vieux maîtres de l'école hollandaise, aurait été ému devant le groupe formé par ces quatre personnages en douil. Le poète, son manuscrit à la main gauche, et, de la droite, ébauchant dans le vide une caresse rythmique, était assis entre les deux sœurs. Mais, tandis que Louise, un peu trop maigre, fanée avant l'âge, point jolie, ses yeux attentifs fixés sur le visage du lecteur, écoutait avec avidité, la jolie Maria, distraite, faisant une moue presque ennuyée, regardait machinalement, de l'autre côté de la table, la mère Gérard qui tricotait de profil, l'air sérieux, ses lunettes posées très bas sur le bout de son nez.

Hélas ! pendant ces lectures, c'était Louise seulement qui poussait souvent un soupir d'émotion qui parfois même avait deux grosses larmes sous ses paupières ; c'était elle seulement qui trouvait pour féliciter le poète, le mot juste et fin, prouvant qu'elle avait compris, qu'elle était touchée. Tout au plus Maria accordait-elle à Amédée, encore tout agité par la déclamation de ses vers, un " c'est bien joli ! " dit par complaisance, un banal sourire de remerciement.

Elle ne goûtait donc pas la poésie ? Plus tard, s'il l'épousait, elle resterait donc indifférente aux efforts artistiques de son mari, à sa vie intellectuelle, insensible même à la gloire qu'il pourrait recueillir ? Que c'était douloureux pour Amédée de se poser cette question !

Bientôt, Maria lui inspira un nouveau souci.

Il y avait trois mois déjà que Maurice Roger était en Italie avec sa mère, et, depuis deux lettres écrites de Milan, au début du voyage, dans le premier coup d'enthousiasme. Amédée était resté sans nouvelles de son ami. Il excusait d'ailleurs cette négligence de la part du paresseux Maurice, qui lui avait dit en souriant, au départ, de ne pas compter sur son exactitude épistolaire.

Or, à chaque visite d'Amédée chez les dames Gérard, Maria lui avait toujours demandé :

—Et votre ami Maurice ? Avez-vous reçu de ses nouvelles ?...

D'abord, il n'y avait pas pris garde. Mais tant de persistance finit par l'étonner, par faire naître même un soupçon dans son cœur, que rendait à la longue un peu ombrageux la froideur de la jeune fille.

Maurice Roger n'avait fait chez les Gérard, du vivant du père et toujours en compagnie d'Amédée, que trois ou quatre visites fort courtes. Il avait observé devant Maria la correction la plus respectueuse, et tous deux n'avaient peut-être pas échangé vingt phrases. Comment Maria avait-elle gardé de ce passant, de cet inconnu presque, un souvenir si particulier ? Était-ce possible qu'il lui eût laissé une si profonde impression inspiré un sentiment peut-être ? Attendait-elle son retour ? Souhait-elle le revoir ? Cachait-elle, au fond de son cœur, en pensant à lui, une tendre espérance ?

Quand ces craintes traversaient la pensée d'Amédée, il se sentait le cœur troublé et la bouche amère. Heureux Maurice, qui n'avait qu'à se montrer pour plaire ! Oh ! tout de suite, rougissant de honte, le généreux poète chassait cette velléité d'envie. Mais chaque dimanche, quand Maria, baissant les yeux, et la voix légèrement embarrassée, renouvelait sa demande : " Et M. Maurice ? Vous n'avez pas de ses nouvelles ? " Amédée recevait une cruelle sensation de découragement et songeait avec une tristesse inouïe :

—Elle ne m'aimera jamais !

Pour vaincre ce nouveau chagrin, il voulut se plonger encore plus profondément dans le travail. Mais il ne retrouva pas son entrain, son énergie d'auparavant. A travers les giboulées et les coups de soleil du mois de mars qui finissait, le